

**L'ambition réaliste de filmer l'enfance telle qu'elle est,
à travers l'étude de l'œuvre de TRUFFAUT, *Les Quatre Cents Coups* (1959).**



A la fin du XIXème siècle émerge un nouvel art : le cinéma. De nombreux cinéastes ont la même ambition que les mouvements réaliste et naturaliste, à savoir de représenter exactement le réel, en créant une illusion parfaite et totale. Il s'agit alors de décrire la société telle qu'elle est, grâce aux nouveaux procédés artistiques offerts par le cinéma : celui-ci rend possible la reproduction du réel, non seulement par le texte (la parole), mais aussi par l'image, le son, et le mouvement. De nombreux auteurs, tels que TRUFFAUT ou PIALAT, en France, ont cherché à peindre l'enfance de leur temps. On pense également à l'américain Gus VAN SANT, qui avec ses films *Elephant*, *Gerry* et dernièrement *Paranoid Park*, peint l'adolescence de son époque et de son pays.

Fiche technique :

Titre : *Les Quatre Cents Coups*

Réalisation : François Truffaut

Scénario : François Truffaut

Adaptation et dialogues : François Truffaut et Marcel Moussy

Production : François Truffaut

Sociétés de production : Les Films du Carrosse et S.E.D.I.F.

Musique : Jean Constantin

Photographie : Henri Decae

Montage : Marie-Josèphe Yoyotte

Assistant réalisation : Philippe de Broca

Pays d'origine : France

Format : Noir et blanc - 2,35:1 (Dyaliscope) - Mono - 35 mm

Genre : comédie dramatique

Durée : 95 minutes

Date de sortie : 4 mai 1959 (Festival de Cannes) ; 3 juin 1959 (France)

Tous publics

Distribution :

Jean-Pierre Léaud : Antoine Doinel

Claire Maurier : Gilberte Doinel

Albert Rémy : Julien Doinel

Patrick Auffay : René Bigey

Guy Decomble : "P'tite Feuille"

Jusqu'à cette date, le cinéma était considéré avant tout comme un divertissement et non comme un art. Pour la nouvelle vague, le cinéma doit devenir un nouveau moyen d'expression, au même titre que la peinture ou le roman. Il faut le considérer comme un art et non comme un spectacle. Le travail d'André Bazin (fondateur de la revue *Les Cahiers du cinéma*), à qui est dédié *Les Quatre cents coups*, contribua à la redécouverte de grands cinéastes (Eisenstein, Dreyer, Fritz Lang, Hitchcock, Orson Welles, Jean Renoir, etc.). Le public des années 50 devient plus exigeant. Se pose la question de la place de la France dans la production cinématographique. Parallèlement, la télévision fait preuve d'une plus grande liberté dans la production de ses œuvres.

Les frontières entre amateur et professionnel doivent être effacées. On a une nouvelle façon de créer des films qui s'oppose aux traditions et aux corporations. **Le choix des lieux naturels comme décors est à l'origine de l'utilisation de techniques légères** : l'invention du Nagra, magnétophone portable, invention de la caméra 16mm Éclair 16, légère et silencieuse, tournages en extérieur. Ce choix impose **une nouvelle esthétique plus proche du réel** et contribue à accentuer la dimension autobiographique des œuvres : les lieux ont souvent été fréquentés par les cinéastes dans leur jeunesse. Ainsi Truffaut tourne ses *Quatre cents coups* (1959) dans le quartier de la Place Clichy, lieu de son enfance.

Le point de vue du spectateur est parfois pris en considération dans le film par le biais de regards caméra (cf. dernière image du film de Truffaut, *Les quatre cents coups*) ; des jeux de mise en abyme sur le cinéma questionnent les différents points de vue cinématographiques (cf. scène du manège dans *Les QCC*) ; de nombreux jeux d'arrêt sur image (cf. dernière image des *QCC*), de ralentis, de style saccadé sont également créés...

Enfin, l'enregistrement du son agite les débats. Alors que la post-synchronisation était privilégiée, la Nouvelle Vague est partisane du « son direct », prôné depuis 1930 par Jean Renoir, un des cinéastes les plus admirés des nouveaux auteurs. Le son direct sera de plus en plus souvent adopté, permettant une liberté d'action des comédiens, grâce à leur possibilité d'improvisation, et une authenticité supplémentaire. On en a un exemple frappant dans *Les Quatre Cents Coups* : la scène de l'entretien avec la psychologue, dans la seconde moitié du film.

Les films de la Nouvelle Vague n'auraient pas rencontré un tel succès s'ils n'avaient pas abordé des thèmes nouveaux et parlé de la société française autrement que le cinéma antérieur. Ils tendent à la jeunesse un miroir et offrent aux spectateurs un imaginaire dans lequel ils se reconnaissent. De nombreux films ont en effet une approche documentaire et sociologique ; ils ont tenté de saisir des bribes de vie, les inscrivant dans la réalité des rues de Paris, des cafés, des bureaux, reprenant les mots et expressions contemporaines ; un ensemble sonore et visuel qui restitue immédiatement l'épaisseur et l'esprit d'une époque. En enregistrant ce qui traverse les rues, en prenant les acteurs parmi la jeunesse, les films de la Nouvelle Vague ont saisi des habitudes et des mœurs.

C'est au Festival de Cannes de 1959 que la « bombe » a éclaté. Le premier long métrage d'un débutant encore inconnu du grand public, *Les Quatre cents coups*, de François Truffaut, y reçut le Prix de la Mise en scène. *Les Quatre cents coups* fut distribué dès juin 1959, immédiatement à la suite du Festival de Cannes. Son succès commercial dépassa tous les pronostics.

Présentation du film de François TRUFFAUT, avec des extraits d'interviews de l'époque.

A l'origine, le projet de Truffaut est de réaliser un ensemble de **plusieurs sketches sur l'enfance**, sous la forme d'une multitude de courts métrages. L'un d'entre eux devait s'appeler *La fugue d'Antoine* et devait durer 20 minutes.

Puis, Truffaut a « décidé de l'agrandir en faisant appel à la collaboration de Marcel Moussy, qui était un écrivain de télévision, dont les émissions étaient extrêmement réalistes et toutes très réussies, tout le temps sur des problèmes familiaux ou sociaux. Et avec Moussy nous avons agrandi l'histoire, au début et à la fin, jusqu'à en faire une espèce de **chronique de la treizième année**, de l'âge ingrat, enfin une espèce de passage difficile, un film assez pessimiste dont l'idée centrale était de présenter l'adolescence comme un mauvais moment à passer, et non pas de s'attendrir comme on le fait d'habitude sur les souvenirs en disant « c'était le bon temps ». Parce que pour moi, l'enfance est une accumulation de mauvais souvenirs. Lorsque je suis déprimé, je n'ai qu'à penser qu'au fond je suis majeur, je fais ce que je veux, pour être aussitôt ragaillardisé. Parce que l'enfance me semble un âge pénible, l'âge où il est interdit de se tromper, par exemple, où l'erreur s'appelle vraiment un délit : on casse une assiette en se trompant, et bien en réalité c'est une faute. Voilà dans quel esprit ont été entrepris *Les Quatre cents coups*, dans lequel le scénario était quand même assez souple pour laisser une marge d'improvisation surtout amenée par les acteurs, puisque le garçon que j'ai trouvé, Jean-Pierre Léaud, dont j'étais très content, était quand même sensiblement différent du personnage. Et dans la mesure où nous improvisions beaucoup, le film devenait de plus en plus pessimiste, et puis par réaction, au contraire, optimiste. »

« Chaque fois que je faisais **des choses presque documentaires avec des enfants**, j'étais heureux et ça marchait bien, et on faisait une espèce de recherche de vérité : les enfants parce qu'ils ont un sens formidable du réalisme, et moi parce que ça m'intéressait. Je me suis rendu compte, pour *Les Quatre cents coups*, que je devais rester cette fois-ci très **près de l'enfance, et surtout très près du documentaire, avoir le moins possible de fiction**, travailler, fonctionner avec le moins possible de fiction. »

« Quand on a commencé ce travail des *Quatre Cents Coups*, j'ai commencé par faire des fiches. Alors : « A l'école », toutes sortes de gags à l'école, « A la maison », toutes sortes de gags à la maison, « Dans la rue », toutes sortes de gags dans la rue. Je crois que tout le monde fait comme ça. Enfin pour beaucoup de films comiques on fait comme ça, mais on peut aussi faire comme ça pour les films dramatiques. Et voilà. Evidemment, **ce matériel était le plus souvent à base de souvenirs**. Moi j'ai beaucoup fait l'école buissonnière, alors tous ces problèmes de mots, d'écriture, de mots imités, de carnets de notes signés, tout ça, je connaissais ça par cœur, bien sûr, y compris les cartables derrière les portes cochères. On allait au cinéma, parce qu'il y avait deux ou trois cinémas dans Paris qui ouvraient à 10h du matin et, évidemment, ils avaient une clientèle composée pratiquement exclusivement d'écoliers et de lycéens, et on ne pouvait pas venir tous avec nos cartables, ça aurait fait un drôle d'effet. »

Questionnaire sur *Les Quatre Cents Coups*, de François TRUFFAUT.

1. Où se passe l'action principale ? A quelle époque ?
2. Présenter en quelques lignes le personnage d'Antoine Doinel.
3. Résumer en quelques lignes l'histoire du film.
4. Que nous apprend le film sur les mœurs françaises des années 1950 ?
A votre avis, l'enfance aujourd'hui est-elle différente ?
Donnez des arguments pour justifier votre réponse.
5. Selon vous, la fin du film est-elle pessimiste ou optimiste ?
Argumentez votre réponse.
6. Quelle est la scène qui vous a le plus marqué ? Pourquoi ?
7. Pour finir, avez-vous aimé ce film ? Argumentez votre réponse.
8. Inventez un autre titre pour ce film.